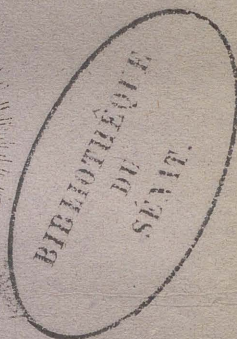
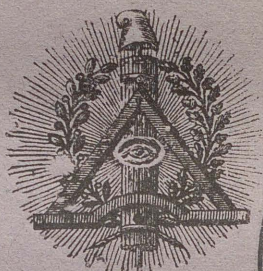


Cote 605

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

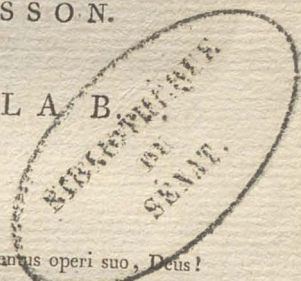
CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

IMITÉE D'ADDISON.

PAR M. CH... DE LA B



Ecce Spectaculum dignum, ad quod respiciat, intantus operi suo, Deus!
Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus! Non
video, inquam, quid habeat in terris. Jupiter pulchrius, si convertere
animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel
fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.

SEN. de Divin. Prov.

Se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire,
quai des Augustins, n°. 18.

M. DCC. LXXXIX.

NOTICE

THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

P R É F A C E.

J'AI tâché de traduire , non la plus belle , mais la plus sage de toutes les tragédies anglaises. On me pardonnera d'avoir osé faire paraître de nouveau le beau monologue de Caton , que Voltaire a fait connaître si avantageusement. On croit bien que je n'ai pas voulu lutter contre ce grand Poète ; mais Voltaire a imité , moi j'ai traduit ; voilà mon excuse.

J'ai pris sur moi de réduire cette tragédie en trois actes , en en élaguant les scènes qui ne servaient pas à développer le caractère fier et sublime de Caton. J'ai cru sentir qu'elles nuisaient à l'action en la refroidissant. Il m'a fallu , en conséquence , faire des coupures , et lier autrement les scènes , en ajouter même. On verra bien que mes défauts n'ont pas pu être ceux d'Addisson.

Je ne me suis pas hasardé à présenter cette faible traduction au théâtre français , pour y être jouée : je crois bien qu'elle y eût été refusée , ou n'eût produit qu'un effet peu durable sur la scène.

PERSONNAGES.

CATON.

JUBA, fils du roi de Numidie.

MARCIE, fille de Caton.

PORTIUS, }
MARCUS, } fils de Caton.

SEMPRONIUS, }
LUCIUS, } Sénateurs Romains.

SYPHAX, Capitaine des gardes de Juba.

DECIUS, envoyé de César.

FULVIE, suivante de Marcie.

PEUPLE, SOLDATS, etc.

La scène est à Utique.

CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORTIUS, MARCUS.

PORTIUS.

L'AURORE a disparu , le soleil fuit nos murs ;
Le ciel sombre , et chargé de nuages obscurs ,
Nous présage le sort de Caton et de Rome.
O Rome , ô mon pays , ô Caton , ô grand homme !
Ton sang peut-il donc seul , par un forfait nouveau ,
De la guerre civile éteindre le flambeau ?
Et nous le souffririons ! ô Marcus , ô mon frère !

A iij

6 CATON D'UTIQUE,

Nés de Caton, soyons dignes fils d'un tel père.
A la moitié du globe ayant donné des fers,
César de jour en jour dépeuple l'univers;
Jusque dans sa patrie égorgeant des victimes,
Il se montre par-tout infatigable aux crimes;
O Dieux! permettez-vous que son ambition
Sème ainsi le ravage et la destruction?

M A R C U S.

Pourquoi remettre aux dieux, confier au tonnerre
Le soin de nous venger et de défendre un père?
Ils sont sur nos destins aveugles dès long-temps.
Que dis-je! de César les exploits éclatans,
Les forfaits immortels, le coupable courage
De ces dieux ennemis ne sont-ils pas l'ouvrage?
Sans l'appui de ces dieux qui conduisent son bras,
César eût-il osé de pareils attentats?
Son nom vient chaque nuit effrayer mon oreille:
Je m'arme, je le vois, je le suis,.... je m'éveille:
Et cet heureux tyran, que ma haine poursuit,
A mes yeux détrompés se dérobe et me fuit.
Cette nuit même encor, un songe, de Pharsale
Retraça sous mes yeux la campagne fatale:
Je crus le voir combattre, et par des ris moqueurs,
Comblant notre infortune, insulter à nos pleurs;
Je crus le voir, armé d'une triple furie,
De son pied sacrilège écraser sa patrie:
Le sang Romain fumait; sa lâche cruauté
Semblait le respirer avec avidité.

A C T E I, S C È N E I.

Et Pluton n'ouvrit point les antres de la terre !
Jupiter ne fit pas éclater son tonnerre !
La nature se tut ! Ah ! c'est entre nos mains ,
Portius , qu'est le sort du monde et des Romains.

P O R T I U S.

Ah ! crois-moi , cher Marcus , cette grandeur impie
Entraîne trop d'horreurs pour exciter l'envie.
Que Caton est plus grand , seul ~~est~~ privé d'appui !
C'est en vain que le sort conspire contre lui ;
Il brille plus il souffre , et dissipe l'orage
Que la fortune en vain oppose à son courage ;
La gloire l'environne , et grand dans son malheur ,
Caton soutient lui seul la cause de l'honneur ,
Les droits de la vertu , la liberté de Rome.
Jamais on ne te vit , homme au-dessus de l'homme ,
Frapper que pour punir ; entouré d'ennemis ,
Tu ne connus jamais que ceux de ton pays.

M A R C U S.

Ah ! l'univers du moins lui rend cette justice ;
Mais l'on plaint la vertu , l'on rend hommage au vice.
Que pourra Caton seul , contre un monde pervers ,
Qui , de César portant ou désirant les fers ,
Brûle un encens honteux aux pieds de cette idole ,
Qui lâchement cruelle , et l'écrase et l'immole ,
Sans pudeur se prosterne à son autel sanglant ,
N'ose lever les yeux , et l'adore en tremblant.

8 CATON D'UTIQUE,

C'est en vain que Caton renfermé dans Utique,
 Prétend seul soutenir la liberté publique :
 Rome est toute dans lui ; les Romains ne sont plus
 Que des hommes communs , ou faibles , ou vendus ,
 Sans conseil , sans défense ; enfin Rome alarmée ,
 N'a plus qu'un sénat vide et qu'une faible armée.
 Aux criminels hardis en donnant le succès ,
 O dieux ! vous vous rendez complices des forfaits.
 Quand je vois le destin de Rome et de mon père ,
 L'innocent opprimé , le méchant qui prospère ,
 Mille doutes affreux dont je suis combattu ,
 Dans mon sein , malgré moi , font flotter ma vertu.

P O R T I U S.

Des préceptes d'un père , ami , qu'il te souvienné ;
 Sers-toi de sa vertu pour appuyer la tienne.
 Le chemin qui conduit au ciel est épineux ,
 Obscur , embarrassé de détours ténébreux ;
 L'on franchit un dédale , un autre le remplace ,
 Et notre intelligence en suit en vain la trace ;
 Elle cherche sans fruit , se dérouté , se perd ,
 Accuse la nature , et dans ce beau concert
 Établi par les dieux et conduit par leurs ordres ,
 Aveugle , ne voit rien qu'erreurs et que désordres.

M A R C U S.

O d'un esprit tranquille heureuse illusion !
 Doux repos , vous fuyez l'ardente passion.

Trop heureux Portius, que le ciel de ton ame
Écarte de l'amour la douloureuse flamme.
Ah ! si, comme ton frère, amant infortuné,
Tu portais dans ton cœur le trait empoisonné
Qui redoublant mes maux, me déchire et me tue,
Que ton ame serait bien autrement émue !
Lucie....

P O R T I U S, (à part.)

O ciel ! qu'entends-je ?

M A R C U S.

Insensible à mes feux.....

P O R T I U S, (à part.)

Marcus est mon rival !

M A R C U S.

Que je suis malheureux,
Portius !

P O R T I U S, (à part.)

Je connais son ardent caractère ;
Feignons, et conservons un ami dans un frère.

(haut.)

Marcus, voici le tems d'exercer ta vertu :
L'on n'est bien sûr de soi qu'en ayant combattu.

Employe en ce moment ta force toute entière;
 Appelle à ton secours la force de ton père;
 Dompte un tyran jaloux de l'honneur de son nom;
 Sois vainqueur de l'amour, sois le fils de Caton.

M A R C U S.

Ce conseil généreux dicté par la tendresse,
 Ami, sans me guérir, insulte à ma faiblesse.
 Tu me verrais percer sans crainte, avec succès,
 Des plus fiers ennemis les bataillons épais;
 Tu me verrais chercher de contrée en contrée,
 A travers les périls une mort assurée:
 Alors tu jugerois si le fils de Caton
 Est, lorsque l'honneur parle, indigne de ce nom.
 Mais l'amour qui commande, enfante au loin la gloire,
 Sur lui-même ne peut remporter la victoire;
 Faible contre lui seul, contre tous affermi,
 Ce tyran de lui-même est le propre ennemi:
 Il soumet à son joug l'ame la plus hautaine,
 Palpite avec le cœur, coule dans chaque veine.
 Je le sens; je voudrais le vaincre; je ne puis:
 Vois quelle est ma faiblesse, et quels sont mes ennuis.

C A T O N P O R T I U S.

Vois le jeune Juba suivi de la victoire:
 Tu connais comme moi son ardeur pour la gloire;
 Sur les Numidiens il doit régner un jour;
 Il commence d'abord par régner sur l'amour.
 Non content des lauriers que cueillit sa jeunesse,

Son ame vraiment grande aspire à la sagesse ;
 Il fait plus , il aspire aux vertus de Caton.
 Pour Marcie on sait trop quelle est sa passion ,
 Et tu vois que le feu qui consume son ame ,
 La mine sourdement sans exhaler de flamme ;
 Estimant mieux l'objet qui seul l'a pu charmer ,
 Il ne l'avilit pas jusqu'à la trop aimer ;
 Il sait lui préférer , et l'honneur , et la gloire.
 Quoi donc , un Africain , Dieux ! pourrat-on le croire ?
 Insultant à Marcus , ferait voir dans son sein
 Une vertu , qui manque au cœur d'un vrai Romain !

M A R C U S.

C'est assez , Portius ; quoi qu'ait fait ou pu faire
 Ce héros tant vanté qu'ici l'on me préfère ,
 Qu'il approche , qu'il ose au chemin de l'honneur
 Disputer à mon bras le prix de la valeur.

P O R T I U S.

Je reconnais Marcus à cette ardeur guerrière.

M A R C U S.

Un frère a droit du moins à la pitié d'un frère.
 Tu me méprises.

P O R T I U S.

Moi ? non ; le ciel voit mon cœur ,
 Il sait à quel degré je voudrais ton bonheur ,

MARCUS.

J'ai besoin d'un ami dont la voix me console;
J'ai besoin d'un appui, non d'un conseil frivole.

PORTIUS.

Dispose de ma voix, dispose de mon bras;
Dis-moi ce qu'il faut faire, et tu me jugeras.

MARCUS.

Oh l'ami le plus tendre et le meilleur des frères!
Toi seul me soutiendras dans mes destins contraires.
Pardonne, Portius, à l'état où je suis,
Mes remords, ma faiblesse et mes honteux ennuis.
Je vois Sempronius; adieu, je me retire:
De ma honte sur-tout garde-toi de l'instruire.

(Marcus sort.)

SCÈNE II.

PORTIUS SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS, (à part.)

Les conspirations qu'on forme en un moment,
Devroient s'exécuter sans nul retardement.
Que vois-je? ... Portius! ... cachons mon caractère,

Et parlons une langue à mon cœur étrangère.

(haut.)

Tandis que Rome est libre, embrassons-nous, ami;
Demain, peut-être, Rome, au char d'un ennemi,
De César....

P O R T I U S.

Je t'entends. Caton dans cette salle
A mandé le sénat, les restes de Pharsale;
Je crains que leurs efforts ne puissent arrêter
Ce torrent qui sur nous va se précipiter.
Hélas ! Sempronius, Rome va cesser d'être.

S E M P R O N I U S.

Ton père lui rendra la splendeur de son être.
Les Dieux ont à leur sort associé Caton;
Tout couvert de lauriers, César tremble à son nom;
Comme son protecteur le sénat le révère:
Que ne m'est-il permis de le nommer mon père !
Puisse ta sœur Marcie....

P O R T I U S.

Eh quoi ! Sempronius,
Dans une heure, peut-être, hélas ! Caton n'est plus;
Avec moins de frayeur la vestale tremblante
Voit la flamme sacrée à ses yeux expirante.

SEMPRONIUS.

Sage fils de Caton....

PORTIUS.

En de vains complimens,
 Noble Sempronius, ne perdons pas un tems
 Que l'on peut rendre ailleurs utile à la patrie.
 De César, s'il se peut, prévenons la furie.
 Tandis que le sénat va s'assembler ici,
 Je cours vers les soldats; dans leur cœur assoupi
 Je prétends réveiller la liberté de Rome.
 Sans doute le succès ne dépend pas de l'homme,
 Mais il dépend de nous, en osant le tenter,
 De l'espérer des dieux, et de le mériter.

(Portius sort.)

SCÈNE III.

SEMPRONIUS, (seul.)

IMPRUDENT Portius, redoute ma colère;
 Crains, en me refusant, le destin de ton père.
 Syphax, le vieux Syphax m'a promis ses soldats;
 Je l'attends en ces lieux, j'ai besoin de son bras.
 Confident de Juba, né dans la Numidie,

De ceux de sa contrée il a l'ardent génie.
 Caton m'a méprisé, qu'il immole Caton.
 César me saura gré de cette trahison :
 J'assure sa conquête, et la tête du père
 M'obtiendra surement sa fille pour salaire.

mais J'apportais Syphax.

SCÈNE IV.

SEMPRONIUS, SYPHAX.

SYPHAX.

Tout succède à nos vœux,
 Et mes braves soldats,...

SEMPRONIUS.

Puis-je compter sur eux ?

SYPHAX.

Tous jurent à Caton une haine immortelle.

SEMPRONIUS.

Ne perdons pas de tems, profitons de leur zèle.
 Pendant que nous parlons, peut-être que César

16 CATON D'UTIQUE,

A campé son armée aux pieds de ce rempart.
 Ah ! tu ne connais pas César ; rien ne l'arrête ,
 Il ne fait pas un pas sans faire une conquête :
 L'océan en courroux ne l'épouvante pas ,
 Le Pyrénée altier s'aplanit sous ses pas.
 Son active valeur ne connaît point d'obstacle ;
 Chacun de ses exploits est un nouveau miracle.
 Je te le dis , Syphax , peut-être il s'est déjà
 Présenté sous nos murs. Mais as-tu vu Juba ?
 Ton prince est-il pour nous ?

SYPHAX.

Hélas ! il est pour Rome ;
 Tout entier à Caton , il le croit un grand homme :
 Enfin se refusant aux plus nobles travaux ,
 Juba n'est bientôt plus que l'ombre d'un héros.
 Il est perdu.

SEMPRONIUS.

Syphax , il faut lui faire entendre
 Qu'à remonter au trône il peut encor prétendre ,
 Et que l'Afrique entière unie à ses états ,
 Lui sera par César....

SYPHAX.

Ah ! ne le pense pas.
 Cependant est-il vrai que le sénat d'Utique
 Soit ici convoqué, sous ce même portique ?
 Craignons ,

ACTE I, SCÈNE IV. 17

Craignons, Sempronius, l'œil perçant de Caton ;
Jusques au fond de l'ame, il lit la trahison.

SEMPRONIUS.

Ne crains rien , cher Syphax, il est sans méfiance ;
Il compte sur les dieux qui prendront sa défense.

SYPHAX.

Juba....

SEMPRONIUS.

Sera pour nous , n'en désespérons pas.
Moi, je cours m'assurer du cœur de mes soldats ;
Ils se croient toujours armés pour la patrie :
Je vole leur souffler le feu de mon génie.
Que de momens affreux la conjuration
Place entre le projet et l'exécution !
Quel horrible intervalle ! Adieu : je vois ton maître ;
Avec toi, devant lui je craindrais de paraître ;
Ne donnons pas naissance au plus léger soupçon.
(Sempronius sort.)

SCÈNE V.

JUBA, SYPHAX.

JUBA.

SYPHAX, sais-tu le sort qui menace Caton ?

SYPHAX.

Eh quoi donc, sa grande ame en paraît-elle émue ?

JUBA.

C'est pour Rome qu'il craint. Tu détournes la vue ;
Qu'as-tu ?....

SYPHAX.

Graces aux dieux, je n'ai rien de Romain ;
Je ne sais pas cacher ce que j'ai dans mon sein.

JUBA.

Pourquoi parler ainsi des maîtres de la terre ?
Rome du monde entier n'est-elle plus la mère ?
Si parmi ses sujets elle compte des rois,
Ses vertus l'ont placée au rang où tu la vois.

Est-il un souverain dans nos sables d'Afrique,
Qui ne tremble au seul nom de cette république?

S Y P H A X.

Dieux ! c'est Juba qui parle ! et comment les Romains
Sont-ils tant au-dessus de vos Numidiens ?
Qu'ont fait de plus pour eux les dieux et la nature ?
Leur ont-ils prodigué tous les biens sans mesure ?
Savent-ils mieux que nous lancer les javelots,
Combattre sur la mer en affrontant ses flots ?
De l'éléphant armé connaissent-ils l'usage,
Savent-ils diriger sa force et son courage ?
Voilà, mon prince, en quoi ces souverains seigneurs
A vos Numidiens sont fort inférieurs.

J U B A.

Les qualités du corps, et la force, et l'adresse,
De l'âme quelquefois supposent la faiblesse ;
Ce sont-là des talens, et non pas des vertus.
Rome a mis les plus forts au nombre des vaincus.
Depuis qu'elle a par-tout étendu son empire,
Sous la garde des lois l'humanité respire ;
Doux, sociable, aimant, heureux et satisfait,
L'homme est civilisé dès qu'il est son sujet ;
La sagesse, les arts embellissant la vie,
De Rome ont fait pour tous la commune patrie ;
A notre espèce enfin rendant ses plus beaux droits,
Elle a peuplé d'humains nos déserts et nos bois.

B ij

SYPHAX.

O dieux ! pardonnez-moi ; que mon âge m'excuse !
Vous appelez vertu la plus coupable ruse.
Ces hommes étonnans, ces sages prétendus,
Tout leur talent consiste à jouer les vertus,
Et sous un front serein cacher un cœur infame,
A rompre tout commerce entre la langue et l'ame.
Leur sagesse n'est rien qu'un fantôme imposant,
Que l'œil épouvanté grossit en frémissant ;
Leurs succès ne sont rien qu'une heureuse imposture ;
Est-ce là corriger ? c'est tromper la nature.

JUBA.

A Caton oses-tu reprocher ce défaut ?
Croyais-tu qu'un mortel pût atteindre si haut ?
Occupé constamment du bonheur de la terre,
Pour lui seul ce grand homme est injuste et sévère ;
Bravant également le froid et la chaleur,
Méprisant ce qu'on nomme ici-bas le bonheur,
Il ne s'entoure pas d'une foule importune.
Favorisé des biens que donne la fortune,
Sa rigide vertu se les refuse tous ;
Il en fait des heureux, et non pas des jaloux.

SYPHAX

Les sauvages brûlans de notre Numidie
N'ont-ils pas ces vertus avec plus d'énergie ?
Ils vont chercher leur proie au milieu des forêts,

Leurs pieds nus des rochers gravissent les sommets;
Les enfans au berceau , la caduque vieillesse
Y sont nourris des mains de l'active jeunesse :
Humains par la nature , et vertueux sans lois ,
Pour leurs admirateurs ils dédaignent des rois.

J U B A.

De la prévention illusion trompeuse!
Sois plus juste , Syphax : notre contrée heureuse
Fait bien , mérite peu ; les Romains sont par choix
Ce que sont par instinct nos habitans des bois.
Ah ! combien le héros diffère du sauvage !
Dis quel Numidien les surpasse en courage ?
Avec quelle grandeur et quelle majesté
Caton porte la peine et la calamité !
S'il en parle avec moi , ce n'est pas pour s'en plaindre ;
Il en rend grace aux dieux.

S Y P H A X.

Et n'est-ce pas-là feindre ?
Cet orgueil , de leurs maux cet apparent mépris ,
Ce sont-là les vertus de vos Romains chéris.
Si le roi votre père affermi dans sa haine ,
Se fût moins confié dans la vertu romaine ,
Il ne serait pas mort par la servile main ,
Sous le poignard honteux d'un esclave romain ;
Et vos Numidiens , trompés dans leur courage ,
N'auraient pas éprouvé leur fureur et leur rage.

B ij

J U B A.

Pourquoi me rappeler mes funestes douleurs?
Mon père !

S Y P H A X.

Profitez du moins de ses malheurs.

J U B A.

Dieux ! que m'ordonnez-vous ? parlez, que dois-je faire ?

S Y P H A X.

Abandonnez Caton.

J U B A.

Qui, lui, mon second père,
Mon respectable appui ?

S Y P H A X.

Je vous entends, seigneur.
Voilà le nœud fatal qui serre votre cœur ;
Votre amour, de Caton fait toute l'innocence,
Sa fille....

J U B A.

Votre zèle et me lasse et m'offense :
Syphax, je vous l'ordonne, éloignez-vous d'ici.

SYPHAX.

Votre père avec moi n'en usait pas ainsi.
De ses derniers momens, ô souvenir funeste !
Cher Syphax, me dit-il, un seul enfant me reste,
Prends soin de lui . . . La mort le ravit à ces mots.
Il ne prévoyait pas la moitié de nos maux.

JUBA.

Que faire ?

SYPHAX.

Agir en Roi, l'univers vous contemple ;
Suivre enfin mes conseils, et non pas son exemple.

JUBA.

Eh bien donc, guides-moi, parle avec liberté.

SYPHAX.

Abandonnez Caton.

JUBA.

Ah ! quelle lâcheté !
Oses-tu bien, Syphax, me proposer un crime ?

SYPHAX.

Votre père . . .

J U B A.

En rougit.

S Y P H A X.

Il en fut la victime.

J U B A.

Plutôt cent fois mourir, avant que mon honneur....

S Y P H A X.

Dites mieux, votre amour.

J U B A.

Il est trop vrai ; mon cœur
Ne peut plus contenir une trop vive flamme ,
Qu'en vain je veux éteindre , et qui brûle mon ame ;
La fille de Caton....

S Y P H A X.

Ah ! suivez mon conseil :
On combat sans succès un ennemi pareil.
Prince , fuyez l'amour et quittez l'Italie ;
Il est d'autres beautés dans votre Numidie ,
Qui , dignes de vos soins , dignes de votre cœur ,
D'un seul de vos regards brigueront la faveur.

JUBA.

Cc n'est point sa beauté qui fixe mon hommage ;
D'autres en ont autant , peut-être davantage.
J'aime en elle un grand cœur sans affectation ;
Enfin j'aime en Marcie à retrouver Caton ,
Sa noble fermeté , ses vertus , sa sagesse.

SYPHAX.

Et prêt à la quitter vous la louez sans cesse ,
Mon prince , vous voyez Syphax à vos genoux ,
Songez à votre honneur.

JUBA.

Elle vient , laisse-nous.

(Syphax sort.

SCÈNE VI.

JUBA , MARCIE.

JUBA.

O vous à qui le ciel accorda l'art de plaire ,
Fille du grand Caton , quelque soit la colère
Des dieux prêts à lancer leur tonnerre sur nous ,
Puis-je les redouter quand je suis près de vous ?

M A R C I E.

Je maudirais cent fois ma fatale présence,
 Si je pouvais penser que trompant l'espérance
 De Rome, à qui l'honneur enchaîne votre bras,
 J'otasse à sa défense et vous et vos soldats;
 Quelque charme puissant, seigneur, qui vous retienne,
 Daignez vous souvenir que Marcie est Romaine.

J U B A.

Oui, je m'en souviendrai; l'ennemi sentira
 Que rien n'est pour Marcie impossible à Juba.
 Puis-je espérer du moins qu'enflammant mon courage,
 Vos vœux....

M A R C I E.

Partez, seigneur, sans tarder davantage,
 Les hommes approuvés par Caton et les dieux,
 Les seuls amis de Rome auront droit à mes vœux.

J U B A.

O Caton! heureux père, en cet instant mon ame
 De la tienne reçoit un vif rayon de flamme;
 Je la sens s'agrandir, et dans ce haut degré
 J'aspire à mériter... de t'être comparé.

M A R C I E.

Mon père, préférant les armes aux paroles,
 Ne perdait pas son temps en des discours frivoles.

ACTE I, SCÈNE VII. 27

JUBA.

Ce reproche trop juste enflamme ma valeur.
Adieu, sur nos remparts je vais chercher l'honneur.

(Juba sort.)

SCÈNE VII.

MARCIE, FULVIE.

FULVIE.

QUELLE sévérité ! condamnez-vous sa flamme,
Madame, et ce héros. . . .

MARCIE.

Ah ! lis mieux dans mon ame.
Mais puis-je me livrer aux douceurs de l'amour,
Quand, peut-être, Caton a vu son dernier jour ;
Quand du pied de nos murs, sur la tête d'un père
Le tyran se prépare à lancer son tonnerre ?

28 CATON D'UTIQUE,

F U L V I E.

Que votre ame est sublime , ô fille de Caton!

M A R C I E

A mon secours en vain j'appelle ma raison.
Viens aux pieds des autels , viens avec moi, Fulvie,
Recommander aux dieux mon père et ma patrie.
(Elles sortent.)

F I N D U P R E M I E R A C T E.

ACTE SECON D.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEMPRONIUS , LUCIUS , LE SÉNAT assemblé.

SEMPRONIUS.

NOBLES appuis de Rome, illustres sénateurs,
De la cause publique augustes protecteurs,
Caton dans un moment à nos yeux va paraître ;
Par lui la liberté peut encore renaître :
Nous sommes ses amis ; ce titre glorieux,
Ce beau nom serait même envié par les dieux :
Montrons-nous en jaloux, suivons sa destinée.

LUCIUS.

Il vient : veillez sur lui, dieu Mars, puissant Énée !

SCÈNE II.

SEMPRONIUS, LUCIUS, CATON,
LE SÉNAT assemblé, GARDES.

CATON.

PÈRES conscripts, dans Rome il n'est plus de Romains ;
Elle a remis son sort en nos fidelles mains :
Profitons, sénateurs, du moment qui nous reste ,
Pour implorer ici la justice céleste.
De nos murs, de nos lois, ô dieux conservateurs ,
O Castor et Pollux, nos premiers fondateurs ,
Voustous, dieux immortels, souffrirez vous que Rome ,
Que votre fille enfin , soit l'esclave d'un homme ?
De César, de Caton vous entendez les vœux ;
C'est à votre justice à décider entr'eux.
Mes amis, le tyran approche, et son tonnerre
Menace arrogamment les maîtres de la terre,
Les fils de Romulus. Comment recevrons-nous
De notre liberté ce conquérant jaloux ?
Le succès suit par-tout sa sacrilège audace :
Il veut réduire Rome à lui demander grace.
L'Égypte s'est soumise, et de porter ses fers
Donne honteusement l'exemple à l'univers ;
Le Nil est sans efforts devenu sa conquête ,

Ses Rois d'eux-même au joug ont apporté leur tête;
 La mort de Scipion , et des Numidiens
 Le prince détrôné , privé de tous ses biens ,
 Voilà le sort affreux qu'il garde à sa patrie.
 Laisserons nous encor augmenter sa furie ,
 Ou sans venger Pharsale , attendrons-nous en paix
 Qu'il vienne ici bientôt consommer ses forfaits ?
 En un mot devons-nous le combattre ou l'attendre ?
 C'est sur quoi , sénateurs , j'ai voulu vous entendre.
 Parlez , Sempronius.

S E M P R O N I U S.

Respectable Caton ,
 Que ton bras se repose et laisse agir ton nom.
 Toujours à ton avis Sempronius défère ;
 Mais , s'il faut m'expliquer , je penche pour la guerre.
 Quel Romain pourrait être incertain de son sort ,
 Lorsqu'il n'a qu'à choisir l'esclavage ou la mort ?
 Repose-toi , Caton ; guidés par ton courage ,
 A l'abri des lauriers dont ta tête s'ombrage ,
 Nous reviendrons vainqueurs , et percerons le sein
 De ce tyran ingrat , de ce lâche assassin.
 L'ombre de Scipion , les mânes de Pompée ,
 Reprochent à nos bras leur vengeance trompée ;
 Entendez les Romains , la Thessalie en pleurs ,
 En nous montrant Pharsale , accuse nos lenteurs.

C A T O N.

D'un zèle impétueux craignons les tristes suites ;
 Sachons nous renfermer dans de justes limites :

32 CATON D'UTIQUE.

La grandeur véritable est l'esclave des lois,
 La sagesse toujours doit guider les exploits.
 Pharsale, je l'avoue, au combat nous appelle ;
 Mais ceux que Rome encor garde pour sa querelle,
 Devons-nous donc les perdre et les sacrifier,
 Pour acquérir l'honneur de nous justifier ?
 Il est doux de mourir quand on meurt pour la gloire ;
 Mais par la mort du moins achetons la victoire.
 Lucius, le sénat désire votre avis,
 Parlez.

L U C I U S.

Sage Caton, et vous pères conscripts,
 Le parti de la paix me semble préférable.
 Assez et trop long-temps, la vengeance implacable
 A de nos bras armés guidé le fer sanglant.
 Et d'éclairs et de feux le ciel étincelant,
 Nos malheurs, les succès d'un conquérant barbare,
 Contre nous, sénateurs, font voir qu'il se déclare.
 Combattre, ce seroit se déchirer le sein
 Avec sa propre épée, avec sa propre main.
 Rome a dû voir assez notre amour pour nos frères,
 Soumettons-nous aux dieux dans nos destins contraires ;
 Ne pouvant rien pour elle et pour la liberté,
 Cédons sans résistance à la fatalité.
 Les dieux sont contre nous : ce qui dépend de l'homme,
 Nous l'avons fait, amis, pour le salut de Rome.
 Puisqu'il faut qu'elle tombe, ô nous tous ses enfans,
 De sa chute du moins montrons-nous innocens.

CATON.

C A T O N.

Entre les deux avis que nous venons d'entendre ,
Il est , pères conscripts , un parti sage à prendre.
Tout oser est coupable , et tout craindre honteux.
Ces deux excès , Romains , évitons-les tous deux.
Nous n'avons qu'à choisir la mort ou l'esclavage ,
Dites-vous ? des Romains est-ce là le langage ?
Les dieux nous ont promis de plus heureux destins.
Nos remparts , nos soldats , et les durs Africains
Que noircit le soleil sans les pouvoir abattre ,
Sauront contre César nous défendre et combattre.
Un homme qui peut craindre est à demi vaincu ;
Un Romain qui balance est tout-à-fait perdu.
Craignons à notre nom cette tache funeste :
Confions-nous aux dieux tant que l'espoir nous reste.
S'il nous faut succomber sous la fatalité ,
Gagnons encor ce jour à notre liberté.
Romains , quand on naquit aux rivages du Tibre ,
Un jour , une heure seule où l'on a vécu libre ,
C'est une vie entière ; elle doit finir là ,
Lorsque l'on voit le joug et la honte au-delà.

SCÈNE III.

SEMPRONIUS, LUCIUS, CATON,
PORTIUS, LE SÉNAT assemblé, GARDES.

PORTIUS.

SÉNATEURS, Décius en ce moment arrive ;
Et tandis que César campe sur l'autre rive,
Il demande à parler à Caton.

CATON.

Décius.....

(Ils s'inclinent en signe d'approbation.)

A Caton.... Sénateurs.... qu'il entre, Portius.

(Portius sort.)

SCÈNE IV.

SEMPRONIUS, LUCIUS, CATON,
LE SÉNAT assemblé, GARDES.

CATON.

IL était mon ami quand il l'était de Rome.
Odieux ! daignez-nous rendre un héros, un grand homme,
Qui, suivant en aveugle une coupable ardeur,
Peut être encor Romain dans le fond de son cœur.

SCÈNE V.

SEMPRONIUS, LUCIUS, CATON, DÉCIUS,
LE SÉNAT assemblé, GARDES.

DÉCIUS (à Caton.)

AMI de César....

CATON.

Nous ! nul ici ne peut l'être,
Qu'un ennemi public, qu'un esclave et qu'un traître.
Le sénat vous écoute, achevez.

DÉCIUS.

De la part
D'un héros, d'un grand homme, en un mot, de César,
Qu'un discours trop hautain offenserait sans doute,
Je ne dois qu'à Caton....

CATON.

Le sénat vous écoute,
Vous dis-je ; je ne puis vous entendre autrement.

C ij

D É C I U S.

Je vais donc m'expliquer.

C A T O N.

Parlez ouvertement.

D É C I U S.

César, qui va lancer ses traits sur ta patrie,
T'aime et t'estime assez pour te sauver la vie.

C A T O N.

César ne s'est jamais un moment démenti;
Il juge de Caton par ceux de son parti,
Décus, il leur doit cette sorte d'estime.
Qu'il ménage leur vie, et prenne sa victime.
Lui, me sauver la vie ! ah ! que ton dictateur,
Que ton maître, ton roi, laisse agir sa fureur :
Du soin qu'il prend de moi je me sens trop indigne.
Lui, me sauver la vie ! ah, cette offre m'indigne.
Il n'est pas vertueux assez pour me l'offrir,
Moi trop pour l'accepter ; je suis prêt à mourir.

D É C I U S.

Quand le ciel de César approuve l'entreprise,
Lorsque la terre entière à son joug est soumise,

Quand Rome est elle-même attachée à son char,
Pourquoi refuses-tu l'amitié de César ?

C A T O N.

Ainsi Rome a cessé d'être votre patrie ;
Vous la traitez, cruels, ainsi qu'une ennemie.
Rougissez, et voyez ce peu de vrais Romains
Qui, sans honte du moins, subiront leurs destins.
Perfides !....

P É C I U S.

Crains, Caton, l'orage épouvantable
Prêt à fondre sur toi, si tu restes coupable.
Il en est encor temps, César offre la paix ;
Ne la refuses pas, cèdes à ses bienfaits ;
Tu seras, après lui, le premier de la terre,
Et Rome avec respect...

C A T O N.

Arrête, téméraire,
Je dédaigne la vie à ces conditions.

D É C I U S.

Eh bien, connais César et ses intentions.
Il estime à tel point ton amitié, ta vie,
Qu'il remet en tes mains le sort de ta patrie.

Je l'accepte. Eh bien donc , Rome ici par ma voix
 Redemande à César sa liberté , ses droits ,
 Exige qu'abjurant tout projet de vengeance ,
 Il vienne du sénat implorer la clémence :
 Alors il trouvera son ami dans Caton ;
 Je ferai plus pour lui , j'obtiendrai son pardon :
 Il en a pour garant le sénat qui m'écoute.

D É C I U S.

César s'avilirait jusques-là ! non , sans doute.

C A T O N.

On ne s'avilit point en faisant son devoir.

D É C I U S.

Est-ce-là le discours d'un vaincu sans espoir ?

C A T O N.

C'est celui d'un Romain.

D É C I U S.

Est-ce ainsi que l'on nomme
 L'ennemi de César ?

C A T O N.

Tout citoyen de Rome
Doit le haïr. Je suis son ennemi ? dis-tu :
Sans doute, car je suis l'ami de la vertu.

D É C I U S.

De Caton à César est-ce là la réponse ?

C A T O N.

C'est ce que le sénat par ma bouche prononce.
Vas, tu peux l'assurer, quels que soient ses succès,
Que les Romains jamais ne seront ses sujets.

D É C I U S.

C'en est donc fait de Rome, et César que l'on brave...

C A T O N.

Crois que mes yeux jamais ne la verront esclave.

(Au sénat en le congédiant.)

(Décus sort.)

C'est assez ; du tyran, quels que soient les desseins,
Souvenons-nous, amis, que nous sommes Romains.

(Le sénat sort)

SCÈNE VI.

CATON. (seul.)

JUBA vient: je l'estime, et le crois un grand homme;
Quoique né pour régner, il est digne de Rome.

SCÈNE VII.

CATON, JUBA.

JUBA.

CATON, as-tu besoin de mes Numidiens?
Ordonne, tu le peux, mes soldats sont les tiens;
Tu vois Juba tout prêt à marcher à leur tête:
Dis un mot, j'obéis.

CATON.

Jeune héros, arrête.
Notre auguste sénat en ordonne autrement;

Il espère des dieux un plus heureux moment,
Et ne peut pas penser que le ciel l'abandonne.
Nous attendrons César.

J U B A.

Faisons ce qu'il ordonne.
Cependant, permets-moi, permets à ton ami
D'oser te rappeler le souvenir chéri
D'un roi dont la vertu, plus forte que les armes,
Mérita de Caton les regrets et les larmes.
Mon père, peu de temps avant que de ses jours
Un attentat perfide eût terminé le cours,
O ciel ! avais-je, hélas ! mérité ta vengeance ?
D'Utique m'ordonna de prendre la défense.
Je crois l'entendre encor, malgré ses maux cruels,
Me dire, en me serrant dans ses bras paternels :
» Mon fils, des dieux sur moi quelque soit la colère,
» Sois l'ami de Caton ; c'est l'ami de ton père :
» Vois comment sa vertu supporte le malheur ;
» Lui seul pourra t'apprendre à vaincre la douleur.»

C A T O N.

Ah ! sans doute le ciel en retirant ton père,
Le crut trop vertueux pour vivre sur la terre.

J U B A.

O Caton ! ton exemple est sans pouvoir sur moi :
Je rougis de pleurer mon père devant toi.

CATON.

Pleure, jeune héros. Ah ! ton ame est trop pure,
Pour rougir d'un tribut qu'on doit à la nature.

JUBA.

Quoique par-tout mon père imprimât le respect,
On ne trembla jamais à son auguste aspect ;
Puissant sans être craint , ce sage politique
Semblait être le roi des monarques d'Afrique :
Généreux protecteur , quelque pouvoir qu'il eût,
Il n'exigea jamais que leurs cœurs pour tribut.

CATON.

Il était mon ami , j'ai connu sa grande ame.

JUBA.

Il mourut cependant sous un poignard infame.

CATON.

C'est le sort d'un héros d'être persécuté,
Et ton père, Juba , l'avait bien mérité.

JUBA.

Caton, écoute-moi : nos souverains d'Afrique
Sont mes amis, les tiens ; abandonnons Utique,
Réunissons-nous tous , mettons entre leurs mains

Le salut de Caton et celui des Romains.
L'honneur de t'obéir, Caton, Rome à défendre
Enflammeront leurs cœurs; tu peux tout en attendre,
La grandeur de la cause en fera le succès:
Partons.

C A T O N.

J'attends des dieux la victoire et la paix.
Eh quoi ! devant César tu veux que Caton fuie,
Caton devant César, dieux, quelle ignominie !
Réduit, comme Annibal, à mendier aux rois
Un appui que lui-même accordait autrefois !
Je reste dans Utique.

J U B A.

O Caton ! ta grande ame
Craint plus que le trépas l'ombre même du blâme.
Ah ! mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs,
Quand je vois ta vertu source de tes malheurs !

C A T O N.

Quoique cette pitié me charme et m'intéresse,
J'en veux une, Juba, d'une plus noble espèce.
Ce qu'un faible vulgaire appelle le malheur,
Se fait sentir à moi sans crainte et sans douleur.
De la bonté des dieux je reconnois le signe,
Lorsqu'ils me font l'honneur de m'en supposer digne.
La honte, le mépris, la pauvreté, l'exil,
Si c'est-là le malheur, réponds-moi, serait-il

44 C A T O N. D' U T I Q U E ,

Des favoris du ciel le partage funeste ?
N'accusons point, Juba, la justice céleste.
Le malheur qui poursuit la vertu dans ces lieux,
L'avertit du bonheur que lui gardent les dieux.

J U B A.

Tant d'élévation me confond et m'étonne.
Est-ce Caton qui parle, ou Jupiter qui tonne ?

C A T O N.

César pourra t'apprendre à vaincre, à conquérir;
Caton, à triompher de soi-même, à souffrir.

J U B A.

Ah ! sur la terre il n'est qu'un seul bien où j'aspire ;
Il dépend de Caton....

C A T O N.

Juba, que veux-tu dire ?
Cet air triste, ces pleurs qui coulent de tes yeux...
Tu viens de m'affliger : parle, explique-toi mieux.

J U B A.

J'en ai trop dit, Caton, j'ai trop parlé, te dis-je ;
Ne m'interroge plus.

C A T O N.

Parle, Caton l'exige ;
Parle : Caton n'est pas un étranger pour toi,
Tu peux, jeune héros, te confier à moi.

J U B A.

Je demande bien plus que je ne peux prétendre.

C A T O N.

Caton pour son ami pourra tout entreprendre.
L'objet de tes desirs est-il en mon pouvoir?

J U B A.

Je crains de le nommer... Si tu pouvais savoir...
Marcie... Elle a déjà les vertus de son père.

C A T O N.

Eh bien.

J U B A.

J'aurais mieux fait sans doute de me taire.
La fille de Caton....

C A T O N.

Adieu, prince, je sors.
Vivre libre, ou mourir après de vains efforts,
C'est à quoi vous et moi nous devons nous attendre;
Je vous estime assez pour ne pas vous entendre.
Dans ces momens remplis d'amertume et d'horreur,
Vous ne devez avoir qu'un sentiment, l'honneur.

(Caton sort.)

SCÈNE VIII.

JUBA (seul.)

Qu'AI-JE dit? quai-je fait? ô fatale imprudence!

SCÈNE IX.

JUBA, SYPHAX.

SYPHAX.

Mon prince, qu'avez-vous? Vous gardez le silence.

JUBA.

Ah! Syphax, j'ai perdu l'estime de Caton,
La mienne. Je me hais.

SYPHAX.

Juba!

JUBA.

C'était mon nom.
Juba n'est plus mon nom, c'était le mien encore...

J'ai parlé, c'en est fait, et je le déshonore.
 » Vous ne devez avoir qu'un sentiment, l'honneur. «
 J'ai ces mots-là gravés dans le fond de mon cœur,
 Syphax ils sont sortis de la bouche sévère;
 Du demi-dieu mortel qui me tient lieu de père.
 De père!... Il ne veut plus m'en servir désormais.
 Que je suis malheureux! malheureux à jamais!

S Y P H A X.

Voilà bien de Caton l'ordinaire rudesse;
 Toujours intolérant, tout le choque, le blesse:
 Exempt des passions, des vices d'ici-bas,
 Comme il est sans faiblesse, il n'en pardonne pas.

J U B A.

Quel crime ai-je donc fait, adorable Marcie?
 Ton père... il a raison, il aime sa patrie;
 Son danger seul l'occupe, et je dois comme lui,
 Tout entier à l'honneur, lui prêter mon appui.
 Syphax, je veux reprendre et mon nom et ma gloire;
 Je le veux. Sur moi-même, ah! cruelle victoire!
 O Marcie, il me faut te perdre, et de Caton
 Recouvrer à ce prix l'estime. Ma raison,
 Ma force, mon honneur, ma vertu m'abandonne.
 La perdre pour jamais! ainsi Caton l'ordonne.

S Y P H A X.

L'espoir....

48 CATON D'UTIQUE,

JUBA.

Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit d'espérer.

SYPHAX.

Je connais un moyen qui peut vous l'assurer.

JUBA.

A moi, Marcie ! achève, et sur quelle apparence
Oses-tu me flatter d'une telle espérance ?

SYPHAX.

Elle est à vous, vous dis-je, avant la fin du jour.

JUBA.

Ah ! tu te fais un jeu d'abuser mon amour.
Que peut-on exiger que je ne sacrifie ?
Dieux ! de tous vos bienfaits je ne veux que Marcie.

SYPHAX.

Dites un mot, seigneur, vous saurez mes desseins :
Dans une heure, Syphax la remet en vos mains.

JUBA.

Comment !

SYPHAX.

De vos soldats la valeur intrépide,
peut entreprendre tout.

JUBA.

JUBA.

Ah! je t'entends, perfide.
Quand mon père à tes soins daigna me confier,
Voilà ce que ta bouche ose me conseiller!
De tes lâches efforts pour tromper ma jeunesse,
Quel prix attendais-tu, traître?

SYPHAX.

Je le confesse,
Mon prince, tout le prix en eût été pour vous.

JUBA.

Et mon honneur....

SYPHAX.

L'honneur n'est qu'un mot, entre nous,
Un titre vain, fondé sur de fausses maximes,
Qu'on refuse aux vertus pour décorer les crimes.

JUBA.

Tu ferais de ton prince un lâche ravisseur!
Perfide! tes conseils me font frémir d'horreur.

SYPHAX

De vos Romains chéris les illustres ancêtres,
Que l'univers tremblant a reconnu pour maîtres,
Et dont vous admirez les sublimes vertus,

D

50 CATON D'UTIQUE,

Étaient des ravisseurs, et n'étaient rien de plus,
L'effroi des nations, cette Rome si fière,
Étendant son empire aux bornes de la terre,
Sur un ravissement étaya sa grandeur :
Le ciel même avoua jusques à sa fureur,
Scipion, et César, et Caton, et Pompée,
Ces tyrans imposteurs de la terre usurpée,
Fils du rapt et du viol approuvés par les cieux ;
Voilà pourtant, seigneur, vos héros et vos dieux.

J U B A.

Et je souffre en silence un semblable langage !
Fuis, traître, loin de moi, fuis ; ton aspect m'outrage.

S Y P H A X.

Mon prince...

J U B A.

Fuis, te dis-je, à jamais loin de moi ;
Ne me réplique pas.

S Y P H A X, (à part en sortant.)

César, je suis à toi.

(Siphax sort.)

SCÈNE X.

JUBA (seul.)

COMME il m'avait trompé, le cruel ! Ma jeunesse
 Sans guide, abandonnée aux soins de sa vieillesse,
 Sans le secours du ciel dans l'abyme eût tombé.
 Je vous rends grace, ô dieux ! je n'ai pas succombé.
 Je vole vers Caton. O Caton ! ô Marcie !
 Je ferai mon devoir, et Rome est ma patrie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATON (seul.)

Quoi, Juba me trahit, et sa lâche tendresse,
Se venge ainsi sur moi d'un refus qui le blesse ?
Ce dernier coup m'accable et manquait à mes maux.
Juba, tu n'es qu'un roi ; je te crus un héros.
Que de Sempronius le perfide manège
Ait tourné contre Rome une main sacrilège,
Qu'il s'arme contre moi, je n'en suis point surpris ;
De ma tête César lui paîra bien le prix,
Je sais ce qu'il attend ; salaire de son crime,
Marcie après ma mort deviendra sa victime,
Sa femme. J'en frémis. Ma fille... il se pourrait...
Mais Juba... me trahir !... Mon ame se soumet ;
Ah ! ne résistons plus à la voix qui m'appelle :
Vous le voulez, grands dieux, je vous serai fidèle.
(apercevant sa fille.)
Quoi, ma fille !

SCÈNE II.

CATON, MARCIE.

MARCIE.

Ah! mon père, ô coup affreux du sort!

CATON.

Que venez-vous chercher auprès de moi?

MARCIE.

La mort.

CATON.

Qu'avez-vous fait, Marcie?

MARCIE.

O crime abominable!

CATON.

Eh quoi, ma fille aussi serait-elle coupable?
Serait-elle d'accord avec mes ennemis?
Veut-elle abandonner son père et son pays?

D iij

M A R C I E.

Juba , dieux ! le perfide ! et je l'aimais , mon père.

C A T O N.

Juba , le fils d'un roi ?

M A R C I E.

La céleste colère
Punit Romé et Caton d'un odieux amour.

C A T O N.

Dieux , vous me punissez ! j'ai vécu trop d'un jour.

M A R C I E.

J'ai vu Sempronius armé contre mon frère ;
J'ai vu Syphax menant sa troupe mercenaire
Vers la porte du sud que garde votre fils ,
Environné de morts , de mourans , de débris.
Non loin de lui j'ai vu le roi de Numidie ,
(Je n'oublierai jamais sa lâche perfidie)
Le cimeterre en main , la fureur dans les yeux...
Je ne puis achever ce récit odieux.
Mais je vois Portius : puisse-t-il... Ah ! la rage ,
Le sombre désespoir a flétri son visage.

SCÈNE III.

CATON, MARCIE, PORTIUS.

PORTIUS.

Ah ! seigneur, votre fils, mon frère...

CATON.

Eh bien ! Marcus,

Votre frère....

PORTIUS.

Ah ! seigneur.

CATON.

Achevez, Portius;

A-t-il quitté son poste, a-t-il pu trahir Rome ?

PORTIUS.

Lui, seigneur ? il est mort en héros, en grand homme.

MARCIE.

Il est mort !

D iv

P O R T I U S.

Il est mort...

C A T O N.

Il a fait son devoir ;
 Rendons-en grace aux dieux. Cachez ce désespoir,
 Honteux également pour vous, pour votre frère,
 Pour Rome, votre sœur, votre malheureux père.
 Mon fils ! je veux le voir, qu'on me l'apporte, allez.

(Portius sort.)

Dans votre appartement, ma fille, retournez ;
 Pour souffrir une vue et si triste, et si chère,
 Votre sexe n'a pas la force nécessaire :
 Allez.

M A R C I E (à part.)

Cruel Juba, ta perfide fureur
 Frappe du même coup et le frère et la sœur.

(Marcie sort.)

S C È N E I V.

C A T O N (seul.)

C'ÉLA doit être ainsi, Caton ; un trait de flamme
 A descendu du ciel pour éclairer ton ame,
 Je n'en puis plus douter. Eh ! d'où pourrait venir

Cet espoir consolant, ce violent désir,
 Vers l'immortalité cette ardeur qui m'emporte ?
 D'un être qui survit à la nature morte,
 C'est la voix qui me crie : Après toi le bonheur.
 Mais d'où vient donc aussi cette secrète horreur,
 D'un néant éternel cette effrayante idée,
 Qui saisit malgré moi mon ame intimidée ?
 Ce besoin d'exister, cette horreur du néant,
 Est de l'éternité le plus sacré garant.
 Éternité ! profond, impénétrable abyme,
 Que craint la vertu même, et dont frémit le crime ;
 Quel espace sans borne à mes yeux est ouvert ?
 Je veux le mesurer, et mon esprit s'y perd ;
 Des nuages épais m'en cachent l'étendue,
 Et n'offrent qu'un chaos à ma débile vue.
 S'il est un Dieu, s'il est un être souverain,
 Qui me voit, qui m'entend, qui commande au destin,
 Et c'est là chaque jour le cri de la nature,
 Tout de l'insecte à l'homme en est la preuve sure ;
 S'il est un Dieu, ce Dieu doit aimer la vertu,
 Doit aimer l'homme bon qui pour elle a vécu,
 Qui pour elle a souffert, lui doit sa récompense.
 Mais quand, et dans quel lieu ? je gémis, je balance,
 Et suis tenté de voir l'ouvrage du hasard
 Dans ce monde qui semble être fait pour César.
 C'est trop long-temps flotter dans ces incertitudes ;
 Mettons fin d'un seul coup à mes inquiétudes,
 (prenant son épée.)
 Je le puis. Instrument de rage et de fureur,
 Tu peux en un moment adoucir tant d'horreur

Ah ! sois digne une fois de ma reconnaissance ,
 Sois utile, mets fin à ma triste existence ;
 Détruis ce corps glacé las de vivre et souffrir.
 Mais mon âme me dit qu'elle ne peut mourir ;
 Certaine d'exister, tranquille et sans alarmes,
 Elle sourit aux coups des plus puissantes armes :
 Les mondes, les soleils, le vaste champ des cieux,
 Ne vivront que le temps limité par les Dieux ;
 Des âges renaissans accumulant l'injure ,
 Chaque jour, chaque instant fait vieillir la nature :
 L'âme seule, impassible au choc des élémens,
 Toujours invulnérable au ravage des temps ,
 L'âme, semblable aux dieux, survivra libre et fière
 A la destruction de la nature entière.
 Mais que vois-je ? mon fils qu'on apporte à mes yeux !
 Ah ! ne le plaignons pas, sa grande âme est aux cieux.

 SCÈNE V.

CATON, PORTIUS, SÉNATEURS, PEUPLE ,
 SOLDATS (portant le corps de Marcus.)

 CATON.

O DIGNE défenseur de ma triste patrie,
 Héros, qu'assassina Rome même en furie....
 Mes amis, placez-le devant moi ; qu'à loisir

Je jouisse du moins du douloureux plaisir
 De le voir , l'admirer , et compter ses blessures ,
 (se penchant sur son corps.)
 De l'embrasser. Mon cœur , appeaisez vos murmures.
 Dieux , que la mort est belle avec tant de vertu !
 Eh ! qui ne voudrait pas avoir ainsi vécu ?
 Ciel avare , pourquoi n'avons-nous qu'une vie
 Que nous puissions ainsi donner à la patrie ?
 Vous pleurez , mes amis , sur moi , sur mes malheurs :
 Estimez plus Caton , épargnez-lui vos pleurs ;
 J'aurais trop à rougir , si la guerre civile
 Eût laissé ma maison florissante et tranquille.
 Portius , vois ton frère , et souviens-toi , mon fils ,
 Que tes jours sont à toi bien moins qu'à ton pays.

P O R T I U S.

Mon frère !

C A T O N.

Portius , cessez , je vous conjure. . . .

P O R T I U S.

Pouvez-vous condamner les pleurs de la nature ,
 Quand Rome sans pitié ? . . .

C A T O N.

Vous êtes citoyen ,
 Faites votre devoir , quoiqu'elle manque au sien ;
 Vous n'avez point de compte à demander à Rome.
 Mes chers amis , eh quoi ! la perte d'un seul homme

Trouble votre raison, affecte ainsi vos cœurs !
 Ah ! je vous le répète, épargnez-moi vos pleurs.
 Pleurez Rome, pleurez la maîtresse du monde,
 Dans la paix, dans la guerre en héros si féconde ;
 Pleurez Rome, pleurez cet empire fameux,
 Qui se vit si long-temps protégé par les dieux,
 Et qui, des nations moins reine encor que mère,
 Sut vaincre et subjuguier les tyrans de la terre.
 O Rome ! ô mon pays ! ô regrets superflus !
 Mes amis, c'en est fait, la liberté n'est plus.
 Tout ce que Rome a fait de grand et de sublime,
 César jouit de tout. O trahison ! ô crime !
 C'est pour lui qu'a vaincu Scipion, Fabius,
 Que se sont dévoués Horace et Décius ;
 Il semble que Pompée, en perdant la victoire,
 N'ait combattu que pour ajouter à sa gloire.
 Rome avait tout conquis, et Rome va périr !
 César n'avait plus rien que Rome à conquérir.

P O R T I U S.

S'il est ainsi, Caton, ô héros ! ô mon père !
 Dérobez à César une tête si chère,
 Sauvez-vous, sauvez-nous.

C A T O N.

Ne craignez rien pour moi ;
 Je suis hors de danger. Mais, Portius, ô toi,
 Approche-toi, mon fils ; il n'est plus d'espérance,
 Il n'en est plus pour Rome. Adorons en silence

Les suprêmes décrets d'un pouvoir absolu ;
 Fléchissons, puisqu'ainsi le ciel l'a résolu.
 Mon fils, pour ton salut ma tendresse t'implore,
 Retire-toi, tandis qu'il en est temps encore ,
 Au pays des Sabins, dans les champs fortunés
 Où les dieux ont permis que tes aïeux soient nés ;
 Où Caton le Censeur, que Rome encore révère ,
 De ses augustes mains, tranquille et solitaire ,
 Promenait la charrue, honorables travaux
 Dont s'illustraient alors les plus grands des héros ;
 Heureux temps , où le bras qui gagnait la victoire ,
 Sous le chaume innocent allait cacher sa gloire ,
 Ou plutôt expier dans le fond de son cœur ,
 De ses lauriers sanglans le déplorable honneur !
 Humblement vertueux, là tu pourras connaître
 Le bonheur d'une vie agréable et champêtre ;
 Là tu pourras jouir en pleine liberté
 Du bien des malheureux , de la frugalité ;
 Là l'on n'est point héros , on est plus, on est homme.
 Mais que tes vœux ardens soient sans cesse pour Rome ;
 Elle fut ta patrie , et d'un homme de bien
 Le devoir est toujours d'être bon citoyen.
 Jusqu'ici dans le monde il t'a fallu paraître
 Grand , noble, vertueux ; contente-toi de l'être.
 Sous le règne du vice et de l'impiété
 Le poste de l'honneur est dans l'obscurité.

P O R T I U S .

Vous dédaignez la vie , et voulez que je vive !
 Ah ! mon père, ordonnez que Portius vous suive.

CATON.

Il faut ains que moi, mon fils, avoir vécu,
Pour attendre des dieux le prix de sa vertu.
La mort est un bienfait que le ciel seul dispense;
Vous n'avez point de droit à cette récompense :
Vivez. O mes amis, ô malheureux Romains,
Du barbare vainqueur prévenez les desseins ;
Redoutez de César la trompeuse clémence ;
La paix qu'il vous présente assure sa vengeance ;
Fuyez, je vous ai fait préparer des vaisseaux ;
Confiez votre sort à la merci des eaux.
Si, secondant César, Neptune inexorable
Ne vous conduisait pas vers un port favorable,
Je me flatte qu'au moins pour prix de tant de maux,
Nous nous rencontrerons au séjour des héros,
Où la vertu, trouvant enfin un port propice,
N'a rien à redouter des atteintes du vice.
Quoi qu'il puisse arriver, dans ces heureux climats,
Soyez sûr que César ne vous poursuivra pas.
Vous semblez hésiter?... Il n'est plus d'espérance,
Vous dis-je, il n'en est plus. Partez en assurance ;
N'offensez pas les dieux par un plus long retard,
Redoutez-les, ils sont plus puissans que César.

(Tous s'en vont. Portius reste avec les soldats
qui ont apporté le corps de Marcus.)

Adieu, mes chers amis. Mon fils, je vous conjure
Par les devoirs sacrés qu'impose la nature,
Laissez-moi ; j'ai besoin d'un moment de repos.

P O R T I U S.

En pourrez-vous goûter sous le poids de vos maux?

C A T O N.

Du sommeil que j'attends j'en présage le terme.

P O R T I U S.

Mon père, puis-je voir d'un œil stoïque et ferme
L'état où je vous vois, le projet?...

C A T O N.

Que dis-tu?

Tu pleures!

P O R T I U S.

Donnez-moi toute votre vertu,
Mon père, donnez-moi cette force sublime
Dont les dieux ont rempli votre ame magnanime.

C A T O N.

Portius, sois tranquille, et compte sur ma foi.
J'ai besoin de repos, te dis-je, laisse-moi.
Que le destin me soit ou propice ou contraire,
Tu ne rougiras point de m'avoir eu pour père.

P O R T I U S.

Ah! vous rendez la vie à ce cœur abattu.
Vous, soldats, transportez mon frère.

C A T O N.

Que fais-tu?

Ah! laisse-moi mon fils.

PORTIUS.

Vous voulez....

CATON.

Je l'exige.

PORTIUS.

Son corps pâle et sanglant dont l'aspect nous afflige,
 Troublerait le repos dont vous avez besoin.

CATON.

J'ai besoin de rester avec lui sans témoin.
 Emmenez les soldats avec vous.

PORTIUS.

O mon père!

CATON.

Obéissez.

PORTIUS.

Je crains...

CATON.

Craignez de me déplaire.

SCÈNE VI.

CATON (seul avec le corps de Marcus.)

HEUREUX fils de Caton, avant d'avoir vécu,
 Les dieux t'ont accordé le prix de ta vertu:
 Horace, Décius, Scipion et Pompée,

Ont

Ont accueilli ton ombre en paix dans l'élysée.
 Tu n'as pas vu mourir Rome avant de mourir ,
 Et tu croyais encor pouvoir la secourir.
 Ton père infortuné ne peut plus rien pour elle ;
 Cependant il respire. O puissance immortelle ,
 Vous m'avez aujourd'hui prononcé mon arrêt ;
 Je l'entends , j'y souscris sans crainte et sans regret ,
 Sous les coups de César lorsque Rome succombe ,
 Vous appelez Caton et vous ouvrez sa tombe ;
 C'est à lui d'obéir. Conduis-moi , mon cher fils ,
 Je m'abandonne à toi ; c'en est fait , je te suis.

(Il se frappe , et tombe sur son fils.)

S C È N E V I I .

C A T O N , J U B A .

J U B A (sans appercevoir Caton.)

L A C H E S , que trop long-temps épargna ma furie ,
 Sempronius , Syphax , monstres de perfidie ,
 J'ai donc pu me venger : votre sang odieux
 A lavé vos forfaits Que vois-je ? justes dieux !
 Metrompé-je ? ô Caton ! qu'avez-vous fait , mon père ?
 Relevez-vous.

C A T O N .

Pourquoi vois-je encore la lumière ?
 Perfide , en d'autres lieux vas jouir de ton sort ,
 Fuis , n'empoisonne pas la douceur de ma mort ,

E

66 CATON D'UTIQUE,

Laisse-moi, fuis, te dis-je. O moment effroyable
Que me réservez-vous, ô dieux ! suis-je coupable ?
O terrible avenir ! je tremble, je frémis :
Est-ce donc un forfait, ô ciel ! que j'ai commis ?

JUBA.

Écoutez-moi, mon père ; abjurez ce délire :
C'est Juba, le vengeur de Rome et de l'empire.

CATON.

Toi, traître, dont le bras lâchement satisfait,
Consomma sur mon fils le plus affreux forfait.

SCÈNE VIII^e. ET DERNIÈRE.

CATON, JUBA, MARCIE, PORTIUS, LUCIUS,
SÉNATEURS ROMAINS, PEUPLE, SOLDATS, etc.

JUBA.

ACCouREZ, Lucius, Portius et Marcie,
Romains, devant Caton que l'on me justifie.

MARCIE.

Quel horrible spectacle ! ô mon père, ô Caton !
Grands dieux, qu'avez-vous fait !

ACTE III, SCÈNE VIII. 67

C A T O N.

J'ai fui la trahison?

Mais elle me poursuit jusqu'à mon trépas même.

(montrant Juba.)

Voyez-vous ce perfide....

P O R T I U S.

Ah ! notre erreur extrême,

A pu vous abuser , seigneur , et ce héros

A puni dans les siens les auteurs de nos maux.

Sempronius , Syphax , de leur complot infame ,

A son cœur généreux avaient caché la trame ;

Mais les traîtres , seigneur , ont tombé sous ses coups.

C A T O N.

Je respire.

M A R C I E.

Il est digne et de Rome et de vous.

C A T O N.

Je vais mourir content. Approche ici , ma fille ,

Mon fils , Juba , vous tous , vous êtes ma famille.

Portius , nos amis ont vu combler leurs vœux !

Avant de vous quitter , ne puis-je rien pour eux ?

Je voudrais , vous offrant à tous un sûr asyle ,

Que mon dernier soupir pût encor être utile.

Lucius , l'amitié nous unit en tout temps ,

Mon fils aime ta fille ; ah ! qu'ils soient tes enfans ?

Ne pleures pas sur moi. Donne-moi ta main , donne.

68 CATON D'UTIQUE.

Ma fille, et toi, Juba, ton bon cœur me pardonne :
Si j'ai pu t'accuser d'une lâche action,
Reçois-en de ma main la réparation ;
Sois l'époux de ma fille, et qu'elle te soit chère.
Un roi l'eût vainement demandée à son père,
Mais des sceptres pour moi sont moins que des vertus.
Je te la donne. Adieu. Mes esprits abattus,
Ne me permettent pas d'en dire davantage ;
Mes yeux appesantis se couvrent d'un nuage.
Dieux, je vole vers vous. Pourquoi, pourquoi ces pleurs ?
Mes enfans... mes amis.... le ciel est bon.... Je meurs.

LUCIUS.

César, sois satisfait, la mort de ce grand homme
Ne te laisse plus rien à combattre dans Rome.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

